Notices nécrologiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **39 (1934)**

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

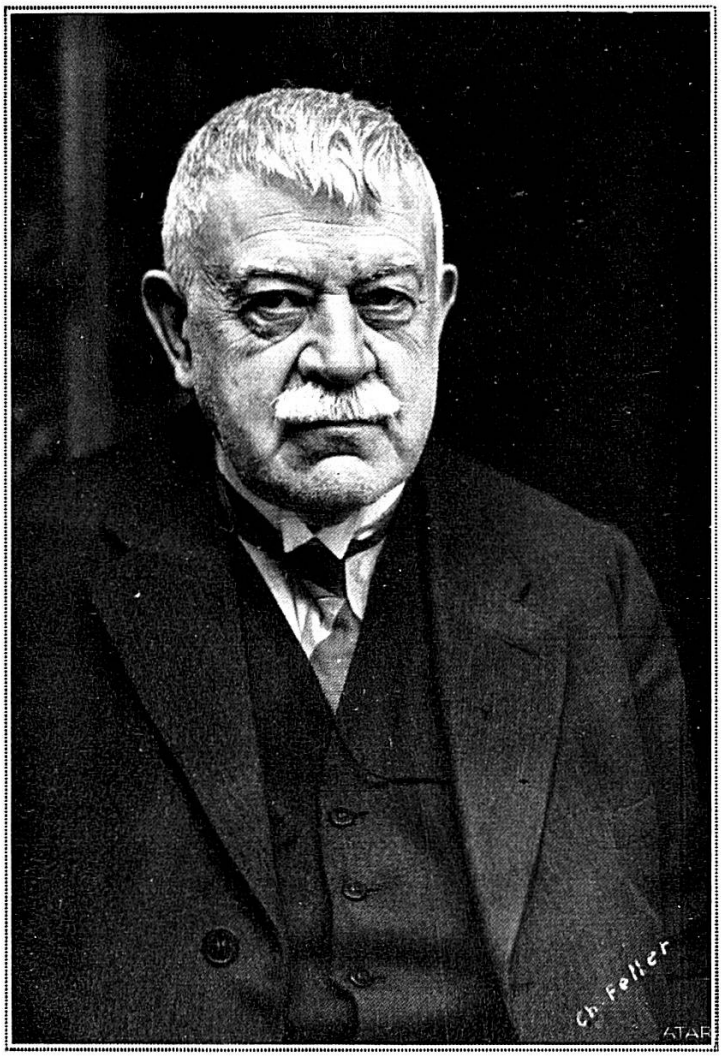
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



PROF. DR R. CHODAT

1865 — 1934

Notices nécrologiques

Robert Chodat

1865-1934

«A travailler pour la science
on use noblement sa vie.»

Son œuvre étant restée — par sa nature même — inaccessible au grand public, Robert Chodat ne fut connu, chez nous, que d'une petite élite. C'est pourtant l'un des plus grands botanistes du monde qui est décédé à Genève le 28 avril 1934 et l'un des plus grands Jurassiens dont puisse s'honorer notre histoire. Si ses travaux ne se prêtent guère à la vulgarisation, essayons du moins de faire ressortir les traits saillants de sa puissante personnalité scientifique et pédagogique.

* * *

Robert Chodat est né à Moutier-Grandval, sa commune d'origine, le 6 avril 1865. Par sa mère, il descend d'Abraham Gagnebin de la Ferrière, médecin et naturaliste, collaborateur d'Albert de Haller et correspondant de Linné.

Après avoir fréquenté le collège de Bienne, il obtient le certificat de maturité fédérale à Berne en 1881. Il peut ainsi commencer très tôt ses études scientifiques et pharmaceutiques à l'Université de Bâle, puis à celle de Genève où il suit les cours de maîtres tels que J. Müller-Argoviensis, M. Thury, H. Fol, E. Yung, Carl Vogt, C. Graebe, E. Wartmann, Ch. Soret, Raoul Pictet, Amé Pictet qui étaient l'honneur de la vieille école genevoise. En 1886, il est bachelier (licencié) ès sciences physiques et naturelles ; en juin 1888, docteur

ès sciences naturelles après présentation d'une thèse sur les Polygalacées ; en octobre de la même année, l'Université de Lausanne lui décerne le diplôme fédéral de pharmacien. Il n'exercera pas longtemps cette profession puisque l'année suivante déjà, il s'inscrit comme privat-docent à l'Université de Genève ; en 1889, le Conseil d'Etat le désigne comme professeur extraordinaire de botanique systématique et de botanique médicale et en 1891, soit à l'âge de 26 ans, il est nommé professeur ordinaire pour les mêmes disciplines. Doyen de la Faculté des sciences de 1898 à 1906, vice-recteur de 1906 à 1908, il est recteur en 1908 et préside, dans ces fonctions, aux fêtes de la célébration du Jubilé (350me anniversaire) de la fondation de l'Académie de Calvin (*Schola genevensis*). Ainsi se résume sa carrière universitaire, particulièrement rapide et brillante.

* * *

Robert Chodat doit beaucoup à ses maîtres, mais aucun ne l'a marqué de son empreinte. C'est un esprit libre, indépendant, accessible à toutes les conceptions modernes. S'il a subi une influence, c'est celle de Pasteur dont les découvertes ont révolutionné les sciences biologiques.

Dès sa nomination de professeur, Chodat se montre novateur et *organisateur* de premier ordre. Il renouvelle l'enseignement de la botanique en donnant une place plus grande à la biologie et en faisant de ses élèves des collaborateurs. Dans cette intention, il créa en 1891 le *Laboratoire de botanique* dont les débuts furent bien modestes : on lui fournit une salle avec deux microscopes, trentes loupes anciennes, quelques volumes et deux paquets de plantes médicinales desséchées ! Mais Chodat sait bien que le succès de son enseignement dépend de ce Laboratoire, aussi ne cessera-t-il de l'enrichir et de le perfectionner. Lui-même peint les planches destinées à illustrer ses cours et découvre le « réactif genevois » qui permet à l'étudiant de différencier rapidement les tissus végétaux. A la suite de l'incendie de Noël 1898 qui détruisit une partie de l'Université, on décida d'agrandir les bâtiments et d'attribuer des locaux modernes au nouveau Laboratoire qui fut inauguré le 5 juillet 1900 et prit dès lors le nom d'*Institut botanique*. Des salles spéciales furent consacrées aux exercices pratiques, à la microscopie, à la microbiologie et aux fermentations, à la physiologie, à la photographie, à la bibliothèque ; de larges corridors permirent de ranger les collections parmi lesquelles il faut mentionner avant tout celles que Chodat rapporta de ses nombreuses excur-

sions personnelles. Il y a lieu de citer également les Herbiers qui ont été donnés à titre gracieux à l'Institut, entre autres ceux de Rapin, de Ayasse, de Reuter, de Barbey et surtout de Boissier qui ont une valeur inappréciable ; c'est une source à laquelle viennent se documenter les botanistes de tous pays.

Il ne faut pas songer à indiquer, encore moins à analyser, les nombreuses et savantes études faites à l'Institut botanique par les élèves sous la direction de Chodat. Ces travaux sont extrêmement variés et se rapportent à tous les domaines de la botanique.

L'Institut botanique, de fondation si récente, est devenu l'un des plus précieux joyaux de l'Université. Un juge compétent a pu dire, il y a quelque temps déjà : « Il est une des plus belles institutions botaniques qui soient en Europe et s'il s'est enrichi d'un nombre considérable de matériaux importants, c'est grâce au prestige universel qu'a su acquérir son directeur ». Mais, modeste comme toujours, Chodat attribuait cette générosité à la tradition genevoise.

Bien qu'il ait été nommé *professeur* de systématique, Chodat accorde la place qui leur revient aux questions de morphologie, de physiologie, de biologie, de génétique et de géobotanique. Dans ses leçons pleines de vie, il précise ses démonstrations par des dessins qu'il exécute au tableau noir, en véritable artiste, avec une habileté vraiment remarquable. Ses cours sont complétés, d'une manière très heureuse, par des exercices dans les laboratoires ou en plein air, par des excursions hebdomadaires et même, pendant les vacances, par des voyages d'instruction en Valais et à l'étranger. Presque chaque année, Chodat visitait avec ses élèves les gorges du Trient, les Follatères, les collines de Sion, les vallées des Dranses, le Simplon, etc. C'était le début d'une série d'excursions dans la vallée du Rhône, de Genève à la Méditerranée, pendant lesquelles l'étudiant traversait les étages successifs de la flore rhodanienne et préparait ainsi les voyages en Provence, en Corse, aux Baléares, dans le Midi de l'Espagne et même en Portugal.

Chodat avait été séduit par le charme du pays valaisan qu'il considérait comme une terre privilégiée pour l'étude de la nature. Il y revenait souvent, soit en famille, soit en société de botanistes. C'est ainsi qu'il dirigea en 1894 — pour ne citer que cet exemple — les herborisations de la Société botanique de France dans la vallée de Bagnes.

En août 1895, en montant au col des Ecandies, il découvre des taches d'un rouge vineux dans le névé : c'est la « neige rouge » des alpinistes. L'intensité et la beauté du phénomène l'engagent à l'étudier immédiatement au moyen d'un microscope pris à Champex. Ce paysage grandiose avec ce microscope installé sur une table de glacier en face de la pointe d'Orny, quel merveilleux laboratoire, bien digne de Chodat ! Dans cette « neige rouge » formée d'Algues unicellulaires, il reconnaît, parmi les organismes qu'on y rencontre habituellement, deux espèces nouvelles pour la science. Dès lors Chodat se passionne pour les Algues des neiges colorées qui, d'après lui, constituent une formation biologique bien distincte qu'il désigne sous le nom de « cryoplancton » et, avec son élève Viret — qui a découvert la « neige verte » au glacier d'Argentières — fait pendant plus de vingt ans des observations à ce sujet dans les Alpes suisses et le Jura français. Mais à mesure qu'il connaît mieux la haute montagne, des problèmes nouveaux préoccupent son esprit toujours en éveil... il songe à un *Laboratoire de biologie alpine*. Les circonstances vont le servir à souhait.

En 1915, le *Jardin alpin de la « Linnaea »*, installé à Bourg Saint-Pierre en Valais par H. Correvon (et quelques amis anglais dont sir John Lubbock) et administré par un Comité international, fut cédé en toute propriété à la Société académique de Genève qui le remit à l'Institut botanique de cette ville. Chodat y fait construire un Laboratoire qui va devenir un centre de recherches sur la végétation des Alpes. Chaque été, dix à douze étudiants avancés, assistants, professeurs, spécialistes, de nationalités diverses, viennent y travailler sous la direction d'un maître enthousiaste et dont les connaissances étendues permettent d'aborder les problèmes concernant la systématique et la biologie des Phanérogames, la biométrie, l'algologie, la lichenologie, la mycologie du sol, la géobotanique, la botanique appliquée. Les résultats de ces recherches originales ont été publiés en partie dans le *Bulletin de la Société botanique de Genève* (1916 à 1931).

D'après M. H. Guyot, « il n'est pas exagéré de prétendre que Chodat a vécu, dans ce coin de terre, une bonne partie de ses meilleurs moments ». Ce Jurassien déraciné avait-il, sans s'en douter, la nostalgie des montagnes qu'avaient foulées ses aïeux et trouvait-il là-haut, en pleine nature, le milieu auquel son organisme s'adaptait le plus aisément ?

* * *

Après avoir esquissé la prodigieuse activité du professeur, il reste à apprécier l'œuvre du *savant*.

« Chodat, l'illustre professeur de botanique à l'Université de Genève, était doué d'une énergie extraordinaire et d'une universalité qu'on chercherait vainement parmi les botanistes actuels. On peut dire sans exagération que presque tous les domaines de la science ont été enrichis par ses recherches ». Ainsi s'exprime M. Ed. Fischer, professeur émérite de l'Université de Berne.

Chodat a laissé une œuvre originale qui compte plus de 450 publications[1]) ! Il est évidemment impossible d'en donner ici une analyse complète ; dans ce texte forcément limité, il ne peut être question que d'un aperçu succint de ses principaux travaux.

C'est sans doute son maître, le systématicien Müller-Argoviensis, qui lui conseilla de présenter, comme thèse de doctorat, une étude de systématique intitulée : *Notice sur les Polygalacées et Synopsis des Polygala d'Europe et d'Orient* (1887). Il restait ainsi dans la tradition genevoise d'alors d'après laquelle un jeune botaniste devait débuter en publiant une monographie. Ce travail fut suivi d'une *Revision critique des Polygala suisses* (1889), puis d'une savante *Monographia Polygalacearum* (1893) qui ne compte pas moins de 643 pages avec 45 planches et qui consacra Chodat spécialiste de cette famille. C'est dire qu'il dut dès ce moment étudier et déterminer les collections de Polygalacées qu'on lui adressa pendant toute sa vie des diverses parties du globe. Il était ainsi tout désigné pour la rédaction des *Polygalacées* et des *Trémandracées* dans le monumental ouvrage de Engler et Prantl : « Die natürlichen Pflanzenfamilien ».

De 1898 à 1907, Chodat publie les *Plantae Hasslerianae*. De son exploration du Paraguay, Emile Hassler, d'Aarau, avait rapporté près de 8000 plantes qu'il s'agissait de classer et de déterminer. Pour mener à chef une tâche aussi ardue, Chodat dut s'assurer la collaboration de vingt-six savants. L'étude de ces matériaux, qui était au début une question de systématique, se continua à partir de 1903 en tenant compte des points de vue biologique et phytogéographique.

---

[1]) La liste des publications de R. Chodat a paru, en partie (années 1887 à 1926), dans la *Bibliographie du Jura bernois* de G. Amweg et, en totalité (années 1887 à 1934), dans les *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Zurich 1934.

Cet examen à distance de la flore du Paraguay engagea Chodat à compléter et à résumer les expériences acquises par un si long travail en allant sur place étudier les formations végétales, leur écologie et leur biologie afin d'aboutir à une œuvre de synthèse. La bourse de voyages scientifiques que lui accorda le Département fédéral de l'Intérieur lui permit de préparer une expédition au Paraguay à laquelle se joignirent MM. W. Vischer et A. Ludovici.

Cette Mission scientifique partit en 1914 et passa quatre mois à explorer la région paranaenne ; elle y fit une abondante moisson de matériaux et une multitude d'observations ayant trait à la vie, à l'adaptation et à l'association des plantes, observations fixées au moyen de notes, de dessins, de photographies et même de 150 aquarelles représentant l'aspect de la végétation. Ce sont ces documents qui ont permis à Chodat de rédiger, de 1916 à 1926, la *Végétation du Paraguay* avec la collaboration de MM. Vischer et Rehfous. Il s'agit d'une série de volumes, fort joliment illustrés, dont la lecture attachante permet de se rendre compte de l'importance des résultats obtenus par la Mission scientifique suisse.

Avant d'aller herboriser en pays exotique, Chodat connaissait évidemment à fond les associations végétales du bassin du Rhône et d'une partie du littoral méditerranéen. Dans son étude sur *Les Dunes lacustres de Sciez et les Garides* (1902), il regrette qu'il n'existe pas de terme français équivalant à « Steppenheide » et propose celui de « garide » provenant de la combinaison des deux mots « garigue » et « aride ». Cette expression désigne une formation primaire à mettre en parallèle avec la forêt, la prairie, le marécage, etc. et dont les plantes sont adaptées à une vive lumière et à une sécheresse relativement grande. C'est la végétation des coteaux arides et ensoleillés.

Chodat indique comment la garigue provençale, en s'avançant vers le nord, abandonne un à un ses éléments strictement méditerranéens, mais s'incorpore des immigrants plus continentaux qui, à leur tour, s'adjoignent de nombreuses plantes des montagnes. A la hauteur de Culoz, la « garide chaude » fait place à la « garide montagnarde ». En pénétrant dans le Jura bernois par Neuveville et en suivant la rive nord du lac de Bienne, puis le bassin inférieur de la Suze pour arriver au-dessus de Moutier où elles recouvrent les éboulis et les rochers à plus de 900 m, les garides jurassiennes changent continuellement de faciès en perdant les unes après les autres leurs plantes rhodaniennes.

C'est dans la garide de Bienne, non loin du « Pavillon », que Chodat découvrit, vers 1890, son *Ophrys Botteroni* Chod., disparu peu de temps après de cette station, mais rencontré depuis dans plusieurs autres localités.

Dans son très bel ouvrage sur la *Biologie des plantes aquatiques,* Chodat décrit avec autant de pittoresque que de rigueur scientifique quelques associations végétales qu'il a observées dans différentes régions du globe. Les *sagnes* et les *tourbières* du Jura y font l'objet d'une étude approfondie où sont discutés nombre de problèmes concernant leur formation, leur évolution et leur peuplement par des espèces d'origine très diverses. Une reproduction d'une aquarelle de Chodat, représentant l'étang-tourbière de la Gruyère près de Saignelégier, montre comment les Pins de montagne — fossiles vivants — s'avancent dans l'eau noire et donnent une impression de mélancolie à ce paysage de l'époque glaciaire.

C'est en 1893 que Chodat commence à s'intéresser à l'algologie dont il deviendra rapidement l'un des maîtres incontestés. Dans ses premières recherches, il étudie la structure cellulaire des Algues du plancton lacustre ; puis, après avoir publié son ouvrage sur les *Algues vertes de la Suisse* (1902), il s'occupe de leur polymorphisme, c'est-à-dire de leur faculté de présenter, au cours de leur développement, des formes parfois très différentes les unes des autres, soit qu'elles s'engendrent, soit qu'elles se juxtaposent. D'où la nécessité, si l'on veut délimiter rigoureusement les espèces, de recourir aux cultures pures à partir de la cellule unique. On arrive ainsi à établir une « systématique expérimentale ». En 1909, à l'occasion du Jubilé de l'Université de Genève, Chodat fit paraître son *Etude critique et expérimentale sur le polymorphisme des Algues,* de 165 pages avec 24 planches, qui fut couronné par la Société botanique allemande. Elle fut continuée par les *Monographies d'Algues en culture pure* comprenant 266 pages avec 9 planches et 201 dessins, publiées en 1913 dans les « Matériaux pour la flore cryptogamique suisse ». Enfin, parmi tant d'autres travaux, on peut citer encore : *Scenedesmus, étude de génétique, de systématique expérimentale et d'hydrobiologie,* de 187 pages avec 162 vignettes, parue en 1926 dans la « Revue d'hydrologie ». L'œuvre accomplie par Chodat en algologie pendant quarante années est si vaste qu'elle suffirait à elle seule à assurer la célébrité d'un spécialiste.

En isolant des gonidies de Lichens pour les comparer entre elles ainsi qu'aux Algues libres du même type, Chodat inaugure une

série d'expériences qui lui permettent de présenter, à l'assemblée de la Société helvétique des sciences naturelles à Saint-Gall, en 1930, une remarquable étude sur *La Symbiose des Lichens et la théorie de leur spécificité en général.* « Tout semble prouver, dit-il, que les Champignons-lichens ne réalisent, *en nature,* leur évolution ontogénique complète qu'en présence de gonidies particulières. Dès lors, si cette manière de voir se précise, les Lichens constitueraient, dans leur ensemble, une classe de végétaux qui ont acquis, en symbiose, une évolution spéciale ; ce qui en fait des êtres à part. De là, le maintien des Lichens, en tant que groupe systématique, par tous les lichenologues et mycologues modernes. Les Lichens ne sont donc pas seulement des symbiotes, mais encore des êtres dont la double évolution s'est faite sous le signe de l'enchaînement d'une Algue et d'un Champignon ».

L'étude des Champignons inférieurs et des Bactéries conduit Chodat à celle des *fermentations.* Après un voyage au cours duquel il visita divers Instituts d'Europe, notamment celui de Copenhague, il s'occupa des ferments oxydants et de la catalase ; il étudia leur nature chimique, leur mode d'action et leur localisation. Ces recherches eurent un véritable retentissement ; aussi Chodat fut-il chargé par Abderhalden de la rédaction du chapitre : *Darstellung und Nachweiss von Oxydasen und Katalasen pflanzlicher und tierischer Herkunft. Methoden ihrer Anwendung* dans le « Handbuch der biologischen Arbeitsmethoden ».

Il est regrettable de ne pouvoir s'arrêter aux études que Chodat a consacrées à l'anatomie, à la physiologie, à la cytologie et à la tératologie des plantes. Sa qualité de pharmacien-chimiste lui permit également d'entreprendre des recherches sur la composition des végétaux (découverte de la polygalite, migration des minéraux dans les plantes, etc.). Les Ptéridophytes de l'ère paléozoïque ont aussi sollicité son attention. L'Institut botanique ayant fait l'acquisition d'une fort belle collection de coupes microscopiques de fossiles silicifiés, Chodat s'en servit pour résoudre une question très discutée touchant l'anatomie et la position systématique de certaines Fougères fossiles.

On comprend que Chodat, en contact presque journalier avec ses élèves, ait ressenti le besoin d'écrire, à leur usage, un cours de botanique vraiment moderne. Ayant mieux que personne une vue d'ensemble sur le monde des plantes, il était bien placé pour rédiger

ses remarquables *Principes de botanique,* parus en 1907 et réédités en 1911 et 1921. C'est un traité original, conçu d'après un plan et des idées personnels et qui connut le plus beau succès.

* * *

Une des préoccupations de Chodat était de rechercher les applications de la science dans le domaine de la vie pratique.

Avec la collaboration de M. Lendner, aujourd'hui professeur à l'Université, il utilisa la méthode de Hansen pour obtenir, à partir de la cellule unique, des *levures sélectionnées* des vins du canton de Genève. Celles-ci, conservées en milieu de saccharose, sont remises gratuitement chaque automne aux viticulteurs pour être employées à améliorer la fermentation des vins (1905).

Vers la même époque, on s'inquiète fort de l'apparition d'une nouvelle maladie de la vigne, dite le « court noué ». Chodat ne tarde pas à découvrir l'acarien, cause de l'*acariose,* nom sous lequel on désigne depuis lors cette déformation (1905).

A la suite d'une discussion entre savants, il publie dans les « Annales de l'Institut Pasteur », en 1900, une note sur les *Bactéries lactiques et leur importance dans la maturation du fromage.*

Les populations des hautes vallées des Alpes ayant une tendance à descendre dans la plaine pour y trouver des conditions d'existence plus favorables, Chodat s'intéressa à leur sort et fit à Bourg Saint-Pierre des essais d'acclimatation de céréales du Canada assez hâtives pour que la maturité ait lieu à temps à l'automne. Une douzaine de races de blé, de seigle, d'orge et d'avoine ont donné des résultats encourageants. M. F. Chodat fait actuellement les mêmes expériences avec des pommiers de Russie.

* * *

Robert Chodat a été enlevé prématurément et presque subitement à l'affection des siens et du monde scientifique.

C'était une personnalité très accusée qui forçait le respect et l'admiration. L'homme, foncièrement bon, était la modestie même, malgré les nombreuses distinctions dont il fut l'objet de la part de sociétés savantes.

Chodat exerça une influence profonde sur ses élèves ; il suscita bien des vocations et éveilla le goût des recherches désintéressées.

Les Jurassiens savent avec quelle sympathie il les accueillait dans son Laboratoire et avec quel intérêt il les suivait dans leurs études ; tous lui conservent un souvenir reconnaissant.

Au soir de sa vie, il a pu regarder le passé avec joie. Il a fondé la plus belle des familles. Son épouse, Mme Lucie Chodat, née Neuhaus (de Bienne), a admirablement secondé son mari par un dévouement inlassable ; sa fille, Mme Zender-Chodat, a écrit des travaux de valeur sur la géographie botanique de Majorque ; enfin son fils, M. Fernand Chodat, dont les publications sont déjà nombreuses, appartient au corps enseignant de l'Université depuis 1926. Le Conseil d'Etat vient de l'appeler à succéder à son père comme professeur ordinaire de botanique.

Et lui, Robert Chodat, il a fait briller très loin le renom scientifique de Genève et s'est placé au rang des de Candolle et des Boissier.

C'est une des grandes valeurs spirituelles de notre époque qui vient de disparaître.

J. BOURQUIN.

Distinctions conférées à Robert Chodat, de 1890-1934

Académies

Membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris (Institut de France) 1920.

Membre correspondant de la Reale Accademia delle Scienze di Torino (1922).

Membre correspondant de l'Académie des Sciences de Russie (Leningrad) 1925.

Associé de l'Académie des Arts, Sciences et Lettres de Belgique (1910).

Membre correspondant der Akademie der deutschen Naturforscher (à l'occasion du centenaire de la mort de Gœthe), Halle (1932).

Membre correspond. de l'Académie des Sciences de Modène (Italie).

Sociétés savantes

Membre associé.

Société botanique de Pologne (1923).
Societas pro Fauna et Flora fennica (Helsingfors) 1924.
Société royale des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles (1922).
Société belge de Biologie (1919).
Société royale de Botanique de Belgique (1910).
Societas linneana Londinensis (Linnean Society), foreign member (1914).
British Association for the Advancement of Science, foreign member (London).

Membre d'honneur.

Société valaisanne des Sciences naturelles (La Murithienne, 1890).
Médaille de la Société des Arts de Genève pour ses travaux dans le domaine de la Botanique appliquée : Levures pures de vinification ; guérison de l'Acariose de la vigne.
Société des Sciences naturelles de l'Ile de Man.
Société vaudoise des Sciences naturelles (Lausanne) 1909.
Société des Sciences naturelles de Neuchâtel (1910).
Sociétas caesarea naturae curiosorum (Moscou) 1909.
Société linnéenne de Normandie (Caen) 1925.
Naturforschende Gesellschaft, Berne (1929).
Sociedad de Historia natural, Madrid (1930).

Membre correspondant.

Deutsche Botanische Gesellchaft, Berlin (1907).
Royal Scottisch geographical Society, Edinburg (1909).
Sociedad de Geographia de Lisboa (1910).
Société botanique Tschécoslovaque, Prague (1921).
Botanical Society of America (1926).
Botanical Society, Tokyo.

Grades conférés

Docteur « honoris causa » par

Victoria University (Manchester, Liverpool et Leeds), 1902.
Université libre de Bruxelles (1909).
Université de Cambridge (Angleterre) à l'occasion du centenaire de Darwin (1909).
Ecole polytechnique fédérale, Zurich, à l'occasion du 75me anniversaire de sa fondation (1930).

Dr Ernest Ceppi

1852-1934

Une intelligence d'élite, toujours prête à s'employer sans compter à toutes les manifestations du beau, du bien, du vrai ; une activité médicale consciencieuse autant que féconde et poussée jusqu'aux limites de l'extrême vieillesse ; un fin lettré ; un artiste délicat ; un fervent Ajoulot ; un chrétien convaincu : telle est la perte inestimable que la ville de Porrentruy et le Jura tout entier ont faite le 19 mai 1934 en la personne du docteur Ernest Ceppi. Et la Société d'Emulation, qui révérait en lui le plus fidèle de ses vétérans, le conseiller très assidu et très écouté de son Comité central, est spécialement touchée par cette douloureuse disparition.

Né à Porrentruy le 10 avril 1852, Ernest Ceppi fit ses études classiques au Collège des Jésuites de Dôle, où il puisa cette large culture littéraire qui devait charmer longtemps son cercle d'amis et de lecteurs. Puis, invinciblement attiré par la carrière médicale, il alla s'inscrire à la Faculté de Paris. Il y arrivait au moment où, bouleversée par les récentes découvertes de Pasteur sur les microbes et l'antisepsie, la pratique médicale hésitait à choisir entre la vieille routine et la méthode moderne. Notre jeune étudiant s'engagea résolument dans la voie nouvelle et s'attacha de préférence à la chirurgie et à l'hygiène. En 1878, il conquit son titre de docteur en médecine et, la même année, subissait avec un succès remarqué ses examens fédéraux à Berne. Malgré les offres brillantes

de son examinateur, le grand chirurgien bernois Kocher, qui désirait se l'attacher comme assistant, il n'eut d'autre ambition que celle de vivre dans son « cher vieux Porrentruy ». Il y ouvrit au printemps 1879 son cabinet de consultations, qui devait durer jusqu'en octobre 1932.

Ce que fut ce long apostolat médical de cinquante-trois années, les confrères et les malades du Dr Ceppi peuvent le dire. Profondément imbu de la noblesse de sa profession, il a été constamment le praticien consciencieux, scrupuleux, dévoué corps et âme à ceux qu'il soignait, mais aussi le savant toujours en éveil, toujours à la recherche de perfectionnements dans l'art de diminuer la souffrance.

En 1904, on l'appelle à diriger la division de chirurgie de l'Hôpital. Il donne alors la pleine mesure de son activité. Balayant une installation quelque peu rudimentaire, il crée de toutes pièces une salle d'opérations munie de tous les appareils modernes, et désormais, chaque matin à 9 heures, dur envers lui-même, ponctuel envers ses patients, on le voyait y arriver, de son pas toujours alerte, même si quelque opération urgente l'y avait retenu pendant une partie de la nuit. L'âge n'avait point émoussé ses facultés, et son doigté d'opérateur octogénaire avait gardé la souplesse et la sûreté d'une main juvénile. Il n'opérait d'ailleurs que si le diagnostic en révélait la nécessité et laissait espérer la guérison. Aussi inspirait-il à ses malades une confiance jamais démentie.

Toutefois, le principal titre du Dr Ceppi à la reconnaissance de ses concitoyens — un véritable titre de gloire — est la lutte que, dès son installation à Porrentruy, il entreprit en faveur de l'hygiène publique. Il trouvait sa ville natale sans égoûts, sans eau courante, sévèrement décimée par la fièvre typhoïde. Sa campagne énergique, couronnée de succès, a fait disparaître totalement ce fléau meurtrier.

Lors de l'occupation des frontières en 1914, il créa la section Ajoulote de la Croix rouge, et donna des cours d'infirmiers dont l'utilité se fit particulièrement sentir pendant l'épidémie de grippe de 1918. Il y a quelques années, il entreprit aussi résolument la guerre à la tuberculose, et eut du moins la joie intime de présider les premières réunions du Comité anti-tuberculeux — aujourd'hui en pleine activité — et de saluer les prodromes de la construction du Preventorium Sous les Minoux.

En un mot, rien de ce qui touche l'hygiène et la santé ne l'a laissé indifférent. Et si chacun doit s'incliner avec émotion devant

cette carrière si fructueuse, ses concitoyens, qui en ont récolté les bienfaits, lui gardent un souvenir de sincère gratitude.

A côté du médecin, il y avait l'artiste et le littérateur.

E. Ceppi aimait passionnément la musique, et quelques salons bruntrutains se rappellent la voix agréable avec laquelle, pendant ses vacances d'étudiant, il détaillait des couplets joyeux ou sentimentaux rapportés du Quartier Latin. Plus tard, s'il allait volontiers à Berne, à Bâle ou en autre grande cité, c'était tout aussi bien pour écouter un beau concert que pour assister à une réunion médicale. Et on ne peut pas relire sans émotion la lettre que, le 28 octobre 1932 — trois jours avant le coup brutal qui fit de lui un impotent — il écrivait à l'organisateur bruntrutain d'un récital Beethoven. Il le félicitait de cette belle manifestation musicale, mais aussi d'avoir su grouper des exécutants d'opinions politiques différentes. « On a osé proclamer, il y a un demi-siècle, que la » science n'avait pas de frontières. Ayons une fois le courage de » décider que la musique n'a rien à faire avec la politique ». L'amateur de musique s'unit ici avec esprit au professeur d'hygiène... sociale.

Les lecteurs du « Jura » ont eu maintes fois l'occasion d'apprécier les petites chroniques qu'il envoyait au journal sur les sujets les plus divers. Ecrites en un style impeccable, d'une plume alerte toujours prête à stigmatiser discrètement un ridicule, elles apportaient toujours une note imprévue et un enseignement.

Mais la grande joie de ce fervent bourgeois bruntrutain était de traiter quelque sujet touchant directement sa ville natale, par exemple, l'énigme de la rue de la Poste, le clocheton de l'Hôtel de Ville, les noms de nos rues, etc. Mémoire admirable, esprit fureteur, il en connaissait comme personne toutes les curiosités, il en gardait tous les vieux souvenirs, et certes nul n'aurait pu mieux que lui décrire l'histoire locale depuis cinquante ans.

Tout naturellement, Ernest Ceppi devait être un fidèle de la Société jurassienne d'Emulation. Déjà en 1882 (p. XVII), les « Actes » mentionnent un travail de lui sur « les applications de la » physique aux instruments chirurgicaux ». Il y a donc de fortes probabilités pour que son « tableau de présences » aux assemblées générales, de 1882 à 1932, soit un des plus fournis qu'ait enregistré l'Emulation jusqu'à ce jour. En 1927 seulement il avait consenti à entrer au Comité central, où l'entoura la plus respectueuse sympathie.

Au premier abord, le Dr Ceppi semblait froid et distant. On le lui a reproché. Etait-ce impassibilité professionnelle ? Probablement, dans certains cas. Mais en réalité ce n'était que de la timidité, de la modestie, et ceux qui ont eu le privilège de l'approcher de près n'ont pas eu de peine à juger la délicatesse de ses sentiments, la bonté de son cœur.

Large d'ailleurs fut sa part de tristesses dans la vie et suffisante à expliquer une note de mélancolie. Il avait perdu de bonne heure sa compagne, et, en 1918, la grippe lui ravit brutalement son fils unique dans la fleur de l'âge. Il vit disparaître aussi son frère et ses deux sœurs, et presque tous ses vieux amis. Devant tous ces coups du sort il courbait la tête, résigné, ne se plaignant pas, ne voulant pas qu'on le plaignit. Au chevet de son fils très aimé, il étouffait ses sanglots de ne pouvoir arracher à la mort cette chair de sa chair, mais vite se maîtrisait et reprenait son impassibilité apparente. Dans sa vieillesse solitaire, le travail acharné fut son refuge : il s'oubliait lui-même pour ne penser qu'à ses malades.

Le 31 octobre 1932, il avait, comme d'ordinaire, passé sa matinée à l'hôpital, et semblait en parfaite santé, quand, au crépuscule, en pleine rue, il tomba frappé d'une attaque d'apoplexie, qui produisit paralysie du côté droit et aphasie totale. La mort ne l'emporta que 18 mois après. Qu'on s'imagine les souffrances morales de cet homme pendant ce long martyre ! En pleine connaissance, ayant pleine conscience de son état, il aurait voulu, soyons-en sûrs, en décrire les symptômes et les sensations à ses confrères dans l'intérêt de la science ; il aurait voulu lutter contre le mal, puis, d'autre part, exprimer ses désirs, peut-être ses dernières volontés à son entourage. Il ne l'a pas pu. Il est demeuré stoïque devant ce dernier chagrin de sa vie, et nous a du moins laissé l'espoir que la souffrance physique l'a épargné au moment suprême.

Sur sa tombe, devant une assistance nombreuse, M. le Dr Mandelert a décrit avec émotion la belle carrière médicale du défunt et M. Jean Gressot, Président de l'Emulation, a rappelé son tribut à la culture et à l'histoire jurassiennes. Tous deux lui apportèrent l'affection et la reconnaissance de la ville de Porrentruy et de tout le Jura. J. C.

M. l'Abbé Léon Maître

1860-1934

Le 1er août 1934 décédait à Soubey, après une bonne année de souffrances, M. l'abbé Léon Maître, qui consacra les 10 dernières années de sa vie sacerdotale à cette paisible paroisse du Clos du Doubs, à laquelle il s'était intimement attaché.

Né le 31 octobre 1860 au Marans près St. Ursanne, mais originaire d'Epauvillers, il fit de bonnes études classiques à Luxeuil et St. Maurice. Il les couronna à Rome, au Collège Germanique, puis à la célèbre Université Grégorienne et fut ordonné en 1886, dans la ville éternelle.

Ce contact avec de tels milieux intellectuels, ne pouvait que laisser son empreinte sur la vie du jeune prêtre. Très doué, il aima toujours les livres et eut, dans une large mesure, ce qu'on appelle la curiosité scientifique. Elle le poussa à des investigations sans fin dans les traités, livres et revues scientifiques.

Rentré dans son pays, il fut d'abord vicaire à Delémont, puis, 1er curé de Tramelan où il fonda la cure et la première chapelle, ensuite successivement, curé de Courfaivre, de Pfeffingen et de Soubey.

Jusqu'au jour de l'Ascension 1933 où une attaque l'avait paralysé, et même encore pendant sa maladie, ceux qui conversaient avec lui pouvaient se rendre compte de sa joie à saisir le moindre prétexte pour discourir sur l'histoire naturelle. S'il resta toujours simple de manières, « homme du peuple », devrait-on dire, il faisait, d'emblée, aux hommes cultivés, l'impression d'un homme de cerveau et de tête. La Société jurassienne d'Emulation possédait en lui, un de ses membres les plus avertis de tout ce qui regarde la culture, l'histoire, la flore et la faune du Jura et de la Suisse. Sa plume compétente fut plus d'une fois invitée à enrichir les pages des Actes de l'Emulation. Sa monographie « La Faune du Jura » (1908) est un document prouvant son amour de notre petite patrie jurassienne. Il s'en éloigna en 1910 pour aller exercer son ministère dans la riante Argovie, puis dans le pittoresque Pfeffingen..., régions des vieux châteaux dont il aimait à étudier l'histoire, comme celle de nos antiques donjons jurassiens — d'où ses « Notes sur le Château d'Angenstein » — mais aussi régions de prédilection des disciples de St. Hubert. Rien d'étonnant que ce

savant ecclésiastique, amateur des sites et des forêts, qui a écrit un ouvrage sur la faune de notre pays, ait eu un penchant pour l'art de la chasse : c'était un innocent passe-temps à côté d'un ministère que ses talents et la connaissance parfaite de nos langues nationales lui rendaient facile.

Habiter ensuite les bords du Doubs, c'était pour lui une invite à l'étude de la pisciculture et de l'apiculture. Il ne s'en fit pas faute et y mit la même passion scientifique que dans ses recherches précédentes sur la faune et la flore de notre agreste coin de terre. Ceux qui ont passé des vacances dans les idylliques parages du Clos-du-Doubs et à Soubey même au bord du fleuve majestueux et fécond, et qui ont eu la bonne fortune d'y rencontrer M. le curé Maître, ont été heureux de trouver en lui le type de ces bons curés de campagne dont parle quelque part Louis Veuillot, et dont quelques-uns sont — sous des dehors très frustes — de véritables encyclopédies vivantes.

A cette valeur intrinsèque de l'homme d'Eglise et de l'homme de science et d'érudition, M. le Curé de Soubey joignait un don très heureux : l'entregent, l'amabilité, la bonne humeur. Jusqu'à la veille de sa mort, et malgré l'épreuve qui le frappait, il avait conservé son enjouement. Ses confrères, même les jeunes, se trouvaient tout de suite à l'aise avec lui ; loin de montrer des lueurs sombres de crépuscule, ce vieillard était toujours et encore un rayon de soleil dans les réunions, dans sa conversation, dans ses rapports avec ses ouailles et ses collègues.

La Société d'Emulation tout entière et plus spécialement la Section des Franches-Montagnes perd en lui un membre actif et éclairé, un ardent collaborateur, et les paroissiens de Soubey un pasteur aimé et respecté dont le souvenir restera vivace au cœur de tous.

C'est parmi eux, à l'ombre de la vieille église où il enseigna la parole de Dieu, qu'il a voulu être enterré. Qu'il repose en paix !

Dr Christian Beyeler

1885-1934

Né en 1885 à Bex, Christian Beyeler fit d'abord des études pédagogiques à Lausanne et obtint le brevet d'instituteur. Il enseigna quelque temps, mais son tempérament le poussait dans une

autre direction. Après avoir préparé son latin, il entrait à la Faculté de Médecine de l'Université de Lausanne. Il s'y distingua par la sûreté de son jugement et de son diagnostic.

En 1915, il prenait à Malleray la succession du Dr Deluz. Ce fut dès lors une activité féconde. Immédiatement, le Dr Beyeler eut la confiance de la population. Il excellait à déterminer rapidement la maladie et ses causes. Si la terrible grippe de 1918 fit de Malleray à Court des ravages limités, c'est à la sûreté de son diagnostic que nous l'avons dû, mais aussi à son inlassable dévouement. Le Dr Beyeler s'appliquait aux cas aigus, les surveillant minutieusement, prévoyant les attaques sournoises du mal et consacrant ses nuits à arracher à la mort ceux qui semblaient déjà marqués par la Grande Faucheuse.

Il fut aux pauvres le médecin que ne rebutent ni les peines ingrates ni les ménages sordides. Son cœur a vibré aux appels de la misère. Le Dr Beyeler fut un homme bon et son désintéressement le conduisit aux extrêmes limites de la prudence.

Des revers de famille le frappèrent durement. Il fit front et, sur des ruines, reconstitua un foyer d'amour et de paix.

Président de la Commission d'Ecole Primaire pendant de longues années, le Dr Beyeler fut appelé en 1926, lors de la création de l'Ecole secondaire, à en présider aussi la commission. Ses connaissances pédagogiques, sa clarté intellectuelle, sa vaste érudition et son indépendance valurent aux classes de Malleray un bel essor.

La vivacité de son esprit donnait à sa conversation une tournure enjouée. Saisissant au vol le côté pittoresque et amusant des faits et des paroles, il excellait à le mettre en relief en mots vifs et piquants. Franc disciple d'Epicure et de Rabelais, il fut, dans ses rares moments de loisir, un compagnon gai, au parler émaillé de réparties fines et toujours bienveillantes.

Sous cette apparence insouciante et gouailleuse, on découvrait une âme généreuse, un cœur d'or, un sens aigu des responsabilités, et cette extrême conscience professionnelle qui lui imposa jusqu'au sacrifice de sa vie. Au printemps 1934, malgré sa fatigue, malgré sa santé ébranlée, il accepta pour quelques mois, et en plus de ses charges déjà bien lourdes, un remplacement à l'Hôpital de Moutier. La Mort avec qui tant de fois il avait lutté victorieusement s'empara de lui, et le 10 juillet, la population apprenait avec consternation le décès de son « Docteur ».

Le souvenir de cette âme sensible et généreuse de cette belle intelligence, reste vivant dans le bas de la vallée de Tavannes.

Le Dr Beyeler s'est donné !

Paix à ses cendres. E. V.

Louis Nicolet

1859-1934

En Louis Nicolet, pharmacien, mort à St-Imier le 22 mai 1934, la Société d'émulation a perdu l'un des hommes qui, dans notre vallée, comprirent le mieux l'idéal de notre association.

Ce Jurassien de vieille roche était bourgeois de la Ferrière. Né en 1859 à la Chaux-de-Fonds, il avait grandi dans le gracieux horizon de prairies et de montagnes du Val de Ruz. Reçu bachelier à Neuchâtel, il poursuivit ses études dans cette ville d'abord, puis à Berne et à Genève, et, après des stages pratiques accomplis en Alsace ou en Suisse, il vint, en 1886, s'établir comme jeune pharmacien à St-Imier.

Louis Nicolet ne tarda pas à s'y faire une situation en vue. On appréciait sa conscience professionnelle si scrupuleuse, et on l'aimait en même temps pour son caractère agréable, son accueil toujours souriant et son inlassable complaisance. Chacun sentait en lui un homme sûr, qui inspirait confiance.

En vrai Jurassien des montagnes, Louis Nicolet avait l'esprit ouvert à toute sorte de questions, de travaux et d'intérêts. Il s'occupa avec beaucoup de zèle et de soin de nos Ecoles secondaires, dont il présida longtemps la commission. Il fut membre aussi de la commission municipale d'hygiène. La Société d'embellissement lui doit une bonne partie de son élan et de ses succès. Le Club alpin le comptait parmi ses fervents. Grand amateur de ski, on le voyait, la soixantaine largement dépassée, partir par les beaux jours d'hiver pour Mont-Soleil, et filer allègrement sur nos vastes pentes blanches.

Louis Nicolet fut surtout un excellent botaniste. Dans son enfance déjà, il avait appris à aimer les fleurs, et cette prédilection l'accompagna durant toute sa carrière. Il connaissait admirable-

ment notre flore régionale, et savait vous dire avec précision le stationnement exact de toutes les plantes rares de la contrée. Les tourbières des montagnes voisines de St-Imier avaient spécialement attiré son attention. Il publia, sur ce sujet, une intéressante étude dans les *Actes* de notre société (année 1916, *Les tourbières de la Chaux-d'Abel et des Pontins)*. Chaque printemps, quand les bourgeons et les corolles se mettaient à s'ouvrir, il envoyait au journal local de petits articles pleins de souffles champêtres. C'est lui aussi qui, devant le mazot du Club alpin à Mont-Soleil, créa et soigna cette rocaille fleurie qui est devenue un charmant petit jardin botanique.

On comprend qu'avec toutes ces qualités, Louis Nicolet ait compté parmi les plus solides piliers de l'Emulation dans notre vallée. Il avait ce qui fait le fond même de notre association : l'amour du pays, le sens de la tradition, la compréhension du passé, le goût des belles choses et de la large culture. Il présida notre section de 1922 à 1925. Et quand la séance officielle s'achevait, il était — avec le regretté Paul Charmillot et quelques autres — des premiers à prolonger la soirée en une ou deux heures charmantes d'intimité et de gaie causerie.

Longtemps robuste, Louis Nicolet connut, à la fin de sa vie, des temps d'affaiblissement et de déclin. Au milieu de mai 1934, il eut encore la joie d'assister au mariage du dernier de ses fils. Douze jours plus tard, on le conduisait au cimetière de St-Imier, où on lui rendit l'hommage simple, cordial et vrai qu'il méritait.

R. G.

Le commandant Paul Racordon

1876-1934

C'était une figure très sympathique et restée typiquement jurassienne que celle du Commandant Paul Racordon, décédé le 4 septembre 1934 à Genève !

Parti très jeune de son village natal d'Alle pour entrer dans la Gendarmerie genevoise en 1898, alors que le Corps était com-

mandé déjà par un Jurassien, le Major Juillard de Damvant, Paul Racordon ne tarda pas à gravir rapidement tous les échelons de la hiérarchie de ce Corps.

Dévoué, serviable et ponctuel, il attira l'attention de ses chefs, qui surent faire appel à ses services pour toutes les manifestations, grèves, etc. qui comportaient un danger certain et nécessitaient une psychologie des foules que l'on ne rencontre pas partout, surtout de nos jours. Il occupa la plupart des principaux postes de Gendarmerie de la ville de Genève en qualité de sous-brigadier, de brigadier, de maréchal des logis, puis de fourrier. En 1921 il était nommé lieutenant du Corps de Gendarmerie pour succéder, en 1925, au major Schwitzgebel comme chef de la Gendarmerie cantonale avec le grade de capitaine.

En 1930, et en reconnaissance de plus de trente années de fidèles et loyaux services, le gouvernement genevois le nommait Major-Commandant en lui remettant un souvenir et une adresse dans lesquels étaient relevés les mérites de ce bon serviteur et la reconnaissance de la République.

Le commandant Racordon était resté foncièrement jurassien. Il aimait notre petit coin de pays. Chaque année, il trouvait plaisir à y passer ses vacances et ses compatriotes d'Alle trouvaient en lui l'homme simple et de bon conseil qu'il était resté malgré les honneurs dont il fut comblé. Dès la fondation de notre Section en 1930, il fut des plus enthousiastes à soutenir notre mouvement. Si ses occupations très astreignantes de Commandant de la Gendarmerie l'empêchèrent d'assister à toutes nos manifestations, il n'a jamais manqué de nous adresser les marques de sympathie et de soutien les plus encourageantes.

Lorsque la maladie le terrassa, en 1932, il n'eut plus la force de rentrer au pays, mais ceux qui lui rendaient visite furent témoins de l'amour qu'il conservait pour son Jura. Les nombreux compatriotes auxquels il aida à entrer dans le Corps de la Gendarmerie genevoise peuvent aujourd'hui encore en témoigner.

Notre Section et tous les Jurassiens de Genève en général ont perdu en Paul Racordon un ami qui avait su se créer dans la ville des Nations une situation de premier plan.

Son souvenir restera vivant chez tous ceux qui eurent le plaisir de passer quelques moments d'intimité avec lui. G. C.

René Girod

1883-1934

Le jeudi 14 mars 1934, un imposant cortège funèbre accompagnait à sa dernière demeure Monsieur René Girod, instituteur à Champoz, que l'impitoyable faucheuse venait de ravir à l'affection des siens et de ses nombreux amis et connaissances, à l'âge de 51 ans, après quelques jours seulement de maladie. Les derniers adieux lui furent adressés dans le temple de Bévilard, trop petit pour contenir une foule émue et recueillie.

Fils de feu Monsieur Daniel Girod, maître secondaire à Corgémont, Monsieur René Girod, à la maison paternelle, s'était senti naturellement attiré par la vocation pédagogique. Breveté en 1903, après quatre ans d'études à l'Ecole normale de Porrentruy, il fut appelé, la même année, à desservir la classe primaire alors unique de Champoz, à laquelle il resta fidèle jusqu'à la fin de sa laborieuse carrière, dépensant les riches trésors de son cœur généreux et de son intelligence éclairée à l'éducation de ses élèves qu'il voulait consciencieusement préparés pour la rude lutte de la vie. Aussi, fait rare dans les annales scolaires jurassiennes, la population de Champoz reconnaissante avait-elle tenu, en 1928, dans une modeste cérémonie, à commémorer les 25 ans d'activité de son instituteur aimé.

A côté de ses brillantes qualités pédagogiques, Monsieur René Girod était également doué de précieuses dispositions musicales. Organiste de talent, violoniste distingué, directeur de chant accompli, il cultivait avec passion le noble art d'Orphée. Membre de la Commission jurassienne du Psautier romand à l'usage des Eglises réformées, jury aux rencontres des Chœurs mixtes paroissiaux, il sut se faire des amis au-delà des limites de son village d'adoption.

La montagne lui était chère et le C. A. S. le comptait au nombre de ses membres les plus dévoués.

Il s'intéressait également aux travaux de l'Emulation et souvent a déploré de ne pouvoir lui consacrer de son temps si accaparé déjà par ailleurs.

Monsieur René Girod, en nous quittant si prématurément, nous laisse l'exemple de l'homme de cœur, aux sentiments nobles,

toujours prêt à se dévouer pour les belles causes ; son départ a creusé un vide profond dans le cercle des nombreux amis qui ont eu le privilège de le connaître.

A sa famille si douloureusement frappée, nous présentons encore ici l'expression de notre plus chaleureuse sympathie.

A. V.

Alfred Zeller

1864-1934

La Suisse vient de perdre un de ses enfants qui l'a honorée en la représentant dignement à l'étranger.

Alfred Zeller est né à la Neuveville le 8 mai 1864 ; il a suivi les écoles de sa ville natale puis le Gymnase de Porrentruy, faisant partout preuve d'une vive intelligence, d'un caractère aimable et gai ; à l'Université de Berne, il obtint les titres qui devaient lui permettre de commencer et de poursuivre une activité pédagogique féconde en Hollande, d'abord dans les écoles secondaires, puis dans la première école supérieure de commerce à Amsterdam.

A. Zeller quittait sa patrie en 1885, mais il retrouvait là-bas beaucoup de compatriotes de la Neuveville (qui ont toujours montré une prédilection pour cette terre lointaine) ou d'ailleurs. Son entregent ne tarda pas à lui attirer leurs sympathies et non seulement celles des Suisses établis en Hollande, mais celles des Hollandais eux-mêmes.

Aussi quand en 1929, le Conseil fédéral le désigna pour occuper le poste de Consul Suisse, sa maison devint le rendez-vous de tous ceux qui avaient recours à ses conseils et à sa bienveillance ; ses compatriotes en particulier, qui avaient deviné en lui un véritable animateur des volontés, le mirent à la tête de la colonie suisse ; cette institution devint bien vite la chose à laquelle il voua toute son âme et qu'il dirigea avec sollicitude.

On comprend la consternation de tous ses amis lorsqu'ils apprirent qu'une pneumonie assez subite avait eu raison de cette constitution robuste et on mesure aussi le vide que cet homme laissera dans cette place où chacun l'appréciait.

Il avait 71 ans et ses obsèques ont été l'occasion de manifestations émouvantes tant de la part du Conseil fédéral et de celle des Autorités hollandaises que des Suisses de là-bas ; son souvenir demeurera certainement au pays dont A. Zeller avait fait sa seconde patrie.

E. Kg.

Henri Grobéty

1855-1934

C'était une figure bien delémontaine que celle du papa Grobéty. Né en 1855 à Saignelégier, où il fit ses classes, il vint ensuite à Delémont son lieu d'origine. Il y fit un apprentissage de typographe chez M. Léon Feune, puis travailla pendant une trentaine d'années au *Progrès* et plus tard au *Démocrate*. En 1901, il quitta ce dernier pour fonder *l'Impartial du Jura*.

Ses qualités professionnelles l'avaient appelé à la présidence de l'Association jurassienne des Maîtres-imprimeurs. Il fut aussi un membre dévoué de la commission d'experts des typographes. Il s'intéressa beaucoup à la vie publique de sa ville et aux manifestations de ses nombreuses sociétés. Pendant 25 ans, il fit partie du Conseil de la bourgeoisie de Delémont et pendant un demi-siècle il présida la société de secours la « Mutuelle ». La commission du Musée jurassien eut en lui, durant de longues années également, un secrétaire-caissier actif et dévoué.

Henri Grobéty fut un homme modeste, serviable et dévoué au bien public, estimé pour ses qualités de cœur et d'esprit.

Paul Mouttet

1881-1934

Paul Mouttet, chargé de cours à l'université de Lausanne s'en est allé le lundi 30 avril 1934, après quelques jours de maladie seulement. Nul parmi ses nombreux amis du Jura et de Lausanne

ne s'attendait à une fin aussi brusque. Aussi la surprise et la consternation furent-elles grandes.

Du collège de Delémont, il passa à l'Ecole cantonale de Porrentruy et, après de brillantes études à l'Ecole polytechnique fédérale, il entrait comme ingénieur à l'entreprise du Lœtschberg. Il fallut qu'un grave accident, arrivé en 1907, mit fin à une carrière d'ingénieur praticien qui s'annonçait fort belle. Ne pouvant plus travailler sur le terrain, il accepta le poste qu'il occupait avec distinction à l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne, où il sut rapidement se faire apprécier par l'étendue de ses connaissances et un don pédagogique particuliers. Ses conseils techniques le firent également connaître avantageusement.

Bien qu'habitant les bords du Léman, il était resté fermement attaché à sa ville natale et aux charmes pittoresques du Jura. Il passait volontiers ses vacances à Delémont, où il ne comptait que des amis. Il s'intéressait vivement au développement de sa chère cité et aux fluctuations de sa vie intérieure. A Lausanne, sa maison était ouverte à tous les Jurassiens et nombreux sont ceux qu'il aida de ses conseils toujours judicieux. C'était un membre assidu des réunions générales de l'Emulation.

Son souvenir restera gravé dans la mémoire de ses nombreuses connaissances, qui appréciaient son cœur d'or, sa parfaite érudition, sa grande modestie et son profond patriotisme jurassien.

L. F.

Louis Sudan

1885-1934

Louis Sudan, directeur technique des usines Condor, à Courfaivre était Fribourgeois d'origine. Il avait passé sa jeunesse à Serrières puis à Genève et c'est en 1914 qu'il fut appelé à devenir le chef de fabrication de notre grande manufacture jurassienne de cycles et de motocyclettes. Pendant vingt ans, son intelligence toujours en éveil, son génie inventif et sa grande activité furent consacrés au perfectionnement de la construction des cycles, surtout de la motocyclette. Le motocyclisme, dont il fut un des pionniers, lui doit beaucoup. Pendant quinze ans, il présida aux destinées

du Moto-club jurassien, qu'il avait fondé. Malgré une activité dirigée surtout vers les sports, il se mêla aussi à la vie publique. Il était très recherché en société. On appréciait en lui son caractère extraordinairement gai, ses saillies, ses reparties spirituelles et son inaltérable bonne humeur. Il laisse le souvenir d'un homme actif, aimable et spirituel.

Dr Albert Gerber

La nouvelle du décès de M. le Dr Albert Gerber provoqua un étonnement général. C'est qu'aussi bien ce praticien émérite jouissait, aux portes de la vieillesse, d'une allègre santé, récompense d'une vie bien ordonnée. Sa vivacité d'esprit, un goût resté vif pour l'humour, entretenait l'illusion que les années étaient sans prise sur lui. Pourtant, après quelques jours passés à l'hôpital de l'Ile, la Parque tranchait une vie toute consacrée à soulager les maux des hommes.

M. Gerber naquit à Travers. Il fit ses études gymnasiales à Porrentruy et conquit rapidement son diplôme de médecin. Après un bref séjour à Delémont, il se fixa définitivement à Bonfol. Le rayon de sa clientèle s'étendit au Territoire et particulièrement au Sundgau. Le public se plaisait à relever la sûreté de son diagnostic, et son adresse chirurgicale.

Le médecin mit aussi ses talents au service de l'armée où il s'éleva au grade de lieutenant-colonel. C'est en cette qualité qu'il fonctionna dans les conseils de revision et les commissions chargées d'inspecter les camps de prisonniers durant la guerre.

M. le Dr Gerber n'éprouvait que peu de goût pour la chose publique. Il accepta néanmoins la charge de secrétaire-caissier de l'école secondaire dont il fut un des promoteurs. Il y déploya, pendant plus de trente ans, une activité bien digne d'éloge.

Virgile Chavanne

1857-1933

Parmi les personnalités qui ont joué un rôle de premier plan à Porrentruy pendant les cinquante dernières années, on peut citer Virgile Chavanne. Il fut, en effet, mêlé de près à tout ce qui concerne la vie publique non seulement de cette cité, mais encore du district et du Jura tout entier.

Issu d'une famille de cultivateurs, propriétaire du domaine de Microferme, il est né en 1857. Après ses classes primaires, il fréquenta l'Ecole cantonale pendant quelques années, puis il se rendit à l'Ecole d'agriculture de la Ruti, près de Berne où il se distingua par sa vive intelligence et son travail assidu. Le cycle d'études de cet établissement achevé, il rentra dans sa famille où il se mit avec ardeur à l'œuvre, secondant son père dans ses travaux. C'était un agronome remarquable, ne se contentant pas de suivre la routine trop commune dans la classe paysanne à cette époque, mais cherchant sans cesse à perfectionner ses méthodes. Il employait tous ses loisirs à l'étude, désireux qu'il était d'étendre toujours ses connaissances. Bientôt, il acquit une grande influence parmi ses compatriotes adonnés aux travaux agricoles et l'on aimait recevoir ses conseils empreints de la plus grande bienveillance.

V. Chavanne voulut étendre encore davantage les fruits de ses expériences dans le domaine agricole : il écrivit de nombreux articles et des brochures qui eurent les effets les plus bienfaisants dans le pays.

Mais son activité devait prendre une autre direction. Le fondateur du journal *Le Jura,* Victor Michel, mourut en 1888. Son fils et successeur du même nom appela V. Chavanne comme collaborateur. Deux ans après, il mourut lui-même et, lors de la fondation de la Société qui continua la publication du *Jura,* V. Chavanne fut nommé directeur avec feu Adrien Kohler. Dès lors, et pendant 43 ans, notre ami accomplit un labeur inlassable qui ne cessa qu'à sa mort. Doué d'une belle intelligence et d'un sens pratique peu commun, il donna au journal dont il avait la direction un développement remarquable, en le maintenant l'organe d'intérêt général, ainsi que l'avait voulu son fondateur.

A côté de cette activité professionnelle qui aurait suffi pour remplir la vie d'un autre, V. Chavanne occupa dans sa ville natale de nombreuses fonctions où il montra son dévouement entier à la chose publique. C'est ainsi qu'il fut membre du Conseil municipal pendant plus de trente ans et qu'il y fut adjoint au Maire pendant une longue période. Il compta parmi les membres les plus dévoués de la Société d'agriculture d'Ajoie où il accepta la charge de secrétaire, puis celle de président. Dévoué aux intérêts agricoles du pays, il s'intéressa vivement à la fondation de l'Ecole d'agriculture jurassienne dont il fut un des meilleurs soutiens. Bientôt, son activité dans ce domaine le fit apprécier en dehors du Jura ; il fut nommé à trois reprises président de la Fédération des Sociétés agricoles de la Suisse romande et nous le trouvons membre influent du Comité de l'Union suisse des paysans.

L'école publique fut également l'objet de sa sollicitude et il fut successivement membre, puis président de la Commission des écoles primaires, membre de celle de l'Ecole cantonale dont il devint secrétaire et caissier, enfin président de la Commission des Ecoles normales du Jura où toujours il donna des preuves manifestes de sa compréhension et de son attachement au bien-être des élèves comme du corps enseignant : il travailla de toutes ses forces aussi au développement de nos établissements scolaires à tous les degrés.

La vie politique ne le laissa pas indifférent et il représenta au Grand Conseil, pendant une ou deux législations, le parti libéral auquel il se rattachait. Il fut aussi Inspecteur d'assistance depuis la mise en vigueur de la loi sur la matière jusqu'à ce que la maladie vint l'empêcher de remplir ses fonctions. Il devint enfin membre de la Commission cantonale d'assistance, vice-préfet du district, membre de la Commission de surveillance de la Maison d'éducation de Loveresse et de l'Etablissement cantonal d'assurance immobilière, membre de la Direction de l'Hôpital de Porrentruy.

Epris de progrès dans tous les domaines, V. Chavanne fut un des pionniers de la construction de la voie ferrée de Porrentruy-Bonfol et de celle qui, un moment, fut projetée de Porrentruy-Damvant. Celle-ci n'ayant pu se réaliser, il s'intéressa à la Société des Auto-transports d'Ajoie dès sa fondation. Ce fut lui encore qui engagea la ville de Porrentruy à la transformation de l'Usine à gaz et s'y dévoua de toutes ses forces, de même qu'à la création de l'usine électrique de Bellefontaine qui devait donner à l'Ajoie une partie des forces motrices qui lui étaient nécessaires et la lumière.

On peut voir par l'énumération qui précède les multiples occasions qu'eut V. Chavanne de dépenser une activité bienfaisante qu'il ne ménagea jamais, tant il aimait son pays. Comme homme, on peut dire que Virgile Chavanne fut un bon patriote, un excellent époux et père. Sous des dehors un peu froids et que le grand public ne comprenait pas, il avait un bon cœur et il rendit d'innombrables services à ceux qui avaient recours à lui. Seulement, il était modeste et discret et on ne saura jamais le bien qu'il a fait dans sa belle et fructueuse carrière.

Que ce grand travailleur et cet homme de bien repose en paix dans l'Au-delà !

Célestin Hornstein

1854-1934

Notre Société a perdu, dans le cours de 1934, un de ses membres les plus distingués et les plus fidèles : nous avons écrit son nom en tête de cette courte notice. Peu d'Emulateurs, en effet, ont suivi avec autant d'intérêt et de satisfaction la marche ascendante de notre association que C. Hornstein et si l'âge et les infirmités l'ont empêché de prendre part aux Assemblées générales, il n'en était pas moins attaché de toutes les fibres de son cœur à l'Emulation, comme d'ailleurs à son pays, l'Ajoie, d'abord, puis le Jura tout entier et, cela va sans dire, la Suisse.

La famille Hornstein est originaire de Villars-sur-Fontenais, près de Porrentruy où elle est fixée depuis un siècle ou deux. Elle a donné au pays trois prêtres distingués dont un est actuellement curé à Bâle-Ville, deux avocats, etc. Le père de ces derniers fut maire de son village et député au Grand Conseil.

Célestin est né en mars 1854. Destiné de bonne heure par sa famille au droit, il fut d'abord envoyé à l'Ecole cantonale de Porrentruy, d'où il passa à Besançon, puis à Louvain. C'est dire qu'il fit de bonnes études et qu'il connaissait à fond ses humanités. Il subit ses examens d'avocat à Berne, après avoir fait un stage dans l'étude de Me C. Folletête à Porrentruy. Il n'avait aucun goût pour la chicane et il ne voulut pas ouvrir d'étude. Il préférait la

diplomatie où ses qualités naturelles trouvèrent bien vite le champ d'activité qui leur convenait. Il fut attaché d'ambassade successivement à Paris, à Berlin et à St-Pétersbourg. Il eut ainsi l'occasion d'apprendre à connaître non seulement la plupart des pays de l'Europe, mais de voir de près la vie des cours impériales allemande et russe d'où il rapporta une foule de souvenirs et d'impressions qu'il aimait à évoquer dans l'intimité...

Il quitta la diplomatie quelques années avant 1914 et revint au Département politique à Berne où il fonctionna comme traducteur. Il se retira peu avant la Grande Guerre dans son cher Villars où il avait tenu à garder la maison paternelle qui lui rappelait tant de souvenirs. Il en fit une vraie gentilhommière où il avait gardé des portraits de famille, des meubles et surtout une riche bibliothèque.

Célestin Hornstein était un excellent patriote et il chérissait par-dessus tout notre beau pays d'Ajoie qu'il aimait à contempler des environs de Villars où il avait ses postes de prédilection. Il s'intéressait à toutes les questions religieuses, philosophiques, politiques dont il discutait avec l'indépendance que lui avait apportée sa belle culture, ses nombreux voyages et surtout les fréquentations du monde. Il ne resta pas tout à fait inactif dans sa solitude ; il voua son temps et ses recherches au folklore ajoulot et jurassien. Il publia dans *Le Jura* de Porrentruy et aussi dans les *Actes* de l'Emulation des études extrêmement intéressantes : *La Saint-Martin, La Saint-Nicolas dans le Jura , Noël et les traditions populaires qui s'y rapportent, Une fée ajoulote, etc.* Mais son œuvre capitale, qui restera et qui compte parmi les meilleurs ouvrages publiés dans notre pays ces dernières années, c'est celui qu'il nous donna en 1924. *Fêtes légendaires du Jura bernois.* — Réjouissances et traditions populaires qui s'y rattachent. — L'Emulation fit tout son possible pour favoriser la publication d'une œuvre empreinte du plus pur patriotisme, d'une religiosité de bon aloi, d'un amour intense du passé et des leçons qu'il nous apporte. A lui seul, ce beau livre parlera aux générations futures par la poésie qui s'en dégage et les riches détails qu'il contient.

Mais l'âge était venu et aussi les infirmités. Il dut subir, il y a quelques années, une opération qui avait fort ébranlé sa robuste constitution. De plus, la période si troublée que nous traversons lui occasionna des soucis qu'il s'exagérait et qui assombrirent ses dernières années. La solitude où il s'était résolu de vivre et où il ne

recevait que de rares visites finirent par avoir raison de cet homme de bien et, le 24 juillet dernier, il mourait dans la maison où quatre-vingts ans auparavant il avait reçu le jour.

La disparition de cet homme de bien, de ce chrétien, de ce patriote plongea sa famille et ses amis dans une grande douleur, car ils espéraient le garder encore bien des années. Il peuvent se joindre à la Rédaction du *Jura* qui, dans son n° du 24 juillet 1934 écrivait : « Célestin Hornstein laissera à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un « gentleman » d'une distinction exempte de toute morgue, d'un Ajoulot envoûté, peut-on dire, par la puissance d'attraction de la terre ancestrale et qui magnifia comme pas un les charmes de chez nous ».

Joseph Tièche

1877-1934

Joseph Tièche, né à Porrentruy le 28 avril 1877, est décédé en cette ville le 24 avril 1934, entouré de sa nombreuse famille, à laquelle il était fidèlement attaché par un accomplissement toujours consciencieux de ses devoirs de père.

Appelé au poste de chef-cantonnier de la ville, Joseph Tièche remplit fidèlement sa tâche, à l'exemple de ceux qui aiment leur petit pays et qui prennent conscience de le servir dans les petites choses comme dans les grandes. Par un souci constant de se rendre utile, par une stricte observation des demandes et des vœux qui lui parvenaient au cours de ses tournées, Jos. Tièche s'efforçait de rendre service à ceux qui faisaient appel à lui, après s'être employé, en premier lieu, à bien remplir la tâche qui lui était assignée par ses fonctions.

Joseph Tièche était tout simplement un homme serviable, un de ces bons citoyens auquel on ne s'adresse pas en vain ; il tenait compte, scrupuleusement, du désir que vous lui aviez exprimé et mettait tout son dévouement à réaliser ce qu'il considérait comme une juste revendication.

Comme nous l'avons dit, Joseph Tièche était un bon père de famille. En dehors de son travail, il s'est dévoué pour les siens et n'a rien négligé pour bien élever ses enfants.

C'est avec beaucoup de regret que nous avons appris la mort de ce bon citoyen.